Le Numéro : 10 CENTIMES — N° 77 — 19 Septembre 1896 — 7 FRANCS par An.

LA

PRESSE MÉDICALE

Paraissant le Mercredi et le Samedi

ABONNEMENTS :
is et Départements. . . . . 7 fr.
anger. . . . . 10 fr.
abonnements partent du commencement de chaque mois.

ADMINISTRATION ·
ORGES CARRÉ ET C. NAUD, ÉDITEURS
3, RUE RACINE, Paris

DIRECTION SCIENTIFIQUE
F. BRUN, Professeur agrégé, Chirurgien de l'hôp. des Enfants.
L. LANDOUZY, Professeur de thérapeutique, Médecin de l'hôpital Laënnec, Membre de l'Acad. de médecine.
H. ROGER, Professeur agrégé, Méd. de l'hôpital d'Aubervilliers
E. BONNAIRE, Professeur agrégé, Accoucheur des hôpitaux.
M. LETULLE, Professeur agrégé, Médecin de l'hôpital Saint-Antoine
L. OLIVIER, Docteur ès sciences.
DE LAVARENNE, Médecin des Eaux de Luchon.
M LERMOYEZ, Médecin de l'hôpital Saint-Antoine.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à
M. LE Dr DE LAVARENNE
SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL
Les communications verbales sont reçues les lundi et vendredi
De 4 à 6 heures
3, RUE RACINE, Paris

SOMMAIRE

POTHÉRAPIE DANS LA MALADIE D'ADDISON, ar M. P. Langlois. 481
RHAMNACÉES, ÉTUDE PHARMACOLOGIQUE T THÉRAPEUTIQUE, par A. Chassevant. . . . 483

ANALYSES

rurgie : De la pneumotomie dans la phtisie, par . H. Quincke 484
rmatologie et Syphiligraphie : Gangrène de la ngue, d'origine très probablement syphilitique, par . M. Mendel. 484
adies des voies urinaires : Un cas de rupture trauatique intra-péritonéale de la vessie, par M. A.-F. Guerchtedt 484
nologie, Otologie, Laryngologie : Contribun à l'étude des fractures du nez, par M. Freytag . . 484

NGRÈS INTERNATIONAL DE GYNÉCOLOGIE T D'OBSTÉTRIQUE (GENÈVE, 1896). — Séances upplémentaires : Sur l'occlusion intestinale onsécutive à l'hystérectomie vaginale, M. E. uttieriez (de Madrid). — M. Jacobs (de Bruxelles). — M. Paul Reynier. — M. Pichevin (de aris). — M. Jayle (de Paris). — M. Byford (de hicago). — M. Rein (de Kiew). — M. Jacobs (de ruxelles). — Massage des ovaires, M. A. Wosressensky (de Kiew). — Des dangers d'une conception trop rapprochée d'une ovariotomie, . Laroyenne (de Lyon). — De l'hystérectomie aginale dans l'inversion utérine puerpérale, . Duret (de Lille). — Sur la technique de hystérectomie, M. Bossi (de Gênes). — Leuoplasie vaginale, MM. R. Pichevin et Aug. etit (de Paris). — Kyste proliférant de ovaire, M. Dumont-Leloir (de Tourcoing). — ur l'emploi de la tige cannelée de M. Lefour t d'un nouveau tube pessaire intra-utérin, . Paul Petit (de Paris). — Kystes congéitaux du vagin, M. H. Brodier. — Les courants lectriques dans le traitement des rétrodéviations utérines, M. Chamoin (de Paris). — Coccyectomie. Influence de la mobilité du coccyx ur la rétrodéviation, M. Blondel (de Paris). — lystérectomie abdominale totale pour fibroyomes. Troisième série de 10 nouveaux as, M. Henry Delagénière (du Mans). — Une orme peu connue d'altération épithéliale du ol de l'utérus, MM. A. d'Hotman de Villiers et ouis Thérèse (de Paris). — M. Pichevin (de aris). — Incontinence d'urine dans les prolapsus utérins au début. Son traitement opératoire, M. André Boursier (de Bordeaux). — ntédéviation utérine due à l'entéroptose, . Pecker (de Maule). — Traitement chirurgical es rétrodéviations, M. Paul Petit (de Paris). — uberculose du pubis et salpingite double tuberculeuse, M. Coromilas (de Calamata). — Traitement du prolapsus de l'utérus, résultats éloignés, M. Mangin (de Marseille). — La kynésithérapie dans les rétrodéviations utérines, M. Stapfer (de Paris). — Développement et maturation des ovules de Graaf pendant la grossesse, M. Cosentino (de Palerme). — Hystérie et éclampsie, M. Buscarlet (de Genève). — Rapports de la tuberculose laryngée avec la grossesse, M. Dumont-Leloir (de Tourcoing). — Influence du climat et des races sur le développement du système nerveux et sur l'ostéomalacie, Mlle Mendelsohn (du Caire). — Hémorrhagies vestibulo-clitoridiennes pendant l'accouchement, M. Audebert (de Bordeaux). 485

Éloge d'Alphonse Guérin, par M. Guyon. CCCLVI

NOUVELLES

Association française des médecins et chirurgiens urologistes. — Un certain nombre de médecins et de chirurgiens de Paris et de la province ont formé le projet de fonder cette association. Un comité d'initiative a été constitué; il se compose de MM. Albarran (Paris), Audry (Toulouse), Carlier (Lille), Chevalier (Paris), Desnos (Paris), Eraud (Lyon), Estor (Montpellier), Guiard (Paris), Malherbe (Nantes), Pousson (Bordeaux), Vigneron (Marseille). La première réunion aura lieu à Paris, vers le milieu du mois d'octobre prochain.

Les personnes que ce projet intéresse sont priées de s'adresser soit à M. Pousson, 9, rue Vital-Carles, à Bordeaux, soit à M. Desnos, 31, rue de Rome, à Paris. Le projet prévoit l'admission de correspondants étrangers.

VARIÉTÉS

Pernicieux effets du tabac. — L'Université de Boston a pris récemment la décision de rayer de ses listes les étudiants qui ne voudraient pas renoncer à l'usage du tabac.

Pour motiver cette décision quelque peu rigoureuse, ladite Université s'appuie sur une statistique originale faite par un médecin d'une université voisine.

Ce docteur a constaté que, dans un cours de 147 étudiants, en quatre années, les 77 élèves qui ne fumaient pas avaient surpassé les 70 qui fumaient, de 10 pour 100 en augmentation de poids, de 24 pour 100 en allongement de taille, de 26,5 pour 100 en développement thoracique et même de 77,5 pour 100 en capacité pulmonaire.

Au point de vue intellectuel, la différence ne serait pas moins grande, car les élèves étant divisés en 4 séries, suivant leur intelligence générale, la série la plus favorisée comprenait presque exclusivement les non-fumeurs, et la dernière n'était presque composée que de fumeurs.

Mais la question est toujours de connaître quelle est la cause et quelle est l'effet, et de savoir si les étudiants travaillent mieux parce qu'ils ne fument pas, ou s'ils ne fument que parce qu'ils travaillent plus. — C.

ÉLOGE D'ALPHONSE GUÉRIN[1]

Par le Professeur GUYON
Membre de l'Institut.

Au moment où je viens, au milieu des compatriotes d'Alphonse Guérin, remplir la mission qui m'a été confiée, je ne puis pas ne pas me souvenir d'un autre grand deuil qui récemment frappait aussi la France et la Bretagne.

Je serai, j'en suis sûr, l'interprète des sentiments de tous ceux qui se pressent aux pieds du monument, élevé sur l'initiative de l'Association Bretonne, en saluant la mémoire de Jules Simon, avant de vous dire, comment un humble enfant de Ploërmel est devenu le grand chirurgien, le bienfaiteur de l'humanité dont vous célébrez aujourd'hui la Gloire.

Vos pensées vont d'elles-mêmes, dès l'ouverture de cette réunion, vers l'homme illustre, vers le grand citoyen, qui fût le camarade d'enfance d'Alphonse Guérin et demeura son ami fidèle, pendant toutes les années de leur longue existence.

C'est à lui que revenait l'honneur de présider cette cérémonie, ainsi que le soin de peindre une physionomie dans laquelle pétillait l'intelligence, souriait la malice et se lisaient la franchise, la droiture et la fermeté. Grâce au charme de son talent, vous en auriez eu, sous les yeux, la vivante image. Vous auriez entendu un orateur hors de pair dire les rares qualités qui distinguèrent le héros de cette fête.

Chez Alphonse Guérin, l'homme est aussi intéressant à étudier que le chirurgien. Personne ne le connaissait mieux que Jules Simon et n'était plus capable d'apprécier, avec l'autorité du savoir, l'influence de son éducation et de ses origines sur sa belle destinée. L'analyse pénétrante de l'éminent philosophe nous eût montré la force persistante de la première direction et des premiers exemples. Elle eût bien mis en relief la puissance de ceux qui ont le bonheur d'y avoir puisé le sentiment absolu du Devoir.

Les obligations si étroites qu'il impose furent, en toute circonstance, acceptées avec la plus entière soumission par un caractère aussi épris d'indépendance que l'était celui de votre compatriote. Il aurait fallu l'éloquence de Jules Simon pour dire à quelle école son ami avait appris à s'y plier.

C'est pour les mêmes raisons que tous ceux qui ont connu Alphonse Guérin voyaient succéder aux emportements parfois violents de son ardente nature les retours les plus spontanés d'une bonté innée à laquelle il était heureux d'obéir ; et comme le bouillonnement était facile, fréquentes furent les occasions de prouver que son cœur était celui d'un homme compatissant, affectueux et dévoué. Sa préoccupation d'épargner la souffrance fut l'un des principaux mobiles de ses actes de chirurgien.

Il se croyait débiteur d'une grande somme d'amitié envers ceux que ses vivacités avaient atteints; ayant eu à faire son chemin et connaissant les difficultés

1. Prononcé à Ploërmel, le 13 Septembre, à l'occasion de l'inauguration du monument élevé à Alphonse Guérin.

VICHY-CÉLESTINS
lycérophosphate de chaux Freyssinge.
ELIXIR IODO-TANNIQUE NALINE
AMAMELINE-ROYA : *Tonique vasculaire.*

Phospho-Glyco-*Glycérophosphate de fer et Manganèse* FER CHEYNET
HAMAMELIDINE LOGEAIS
SPARADRAPS ANTISEPTIQUES DEBUCHY
POUGUES — *Guérit l'Estomac.*
BORICINE MEISSONNIER Antisepsie des muqueuses.

de la route, il aimait à conseiller, à encourager, à secourir ceux qui n'étaient encore qu'au point de départ.

Le Devoir comporte aussi bien les délicatesses, qu'il nécessite les rigueurs; il est des circonstances où l'on distingue difficilement où il se trouve. Alphonse Guérin était souvent consulté dans ces cas de conscience, et ses avis n'allaient plus seulement à des jeunes, mais à des contemporains ou des aînés. Sa réputation de droiture lui valut ces témoignages d'une absolue confiance.

Il avait, à un trop haut point, le sentiment de sa dignité, pour ne pas avoir celui de sa valeur; c'est ce qui lui a permis d'être et de toujours rester modeste. Assurément, l'idée d'une apothéose ne s'est jamais présentée à son esprit. S'il en avait eu la vision, elle n'aurait pu être différente de ce que réalise aujourd'hui la ville de Ploërmel. Une fête populaire, familiale et simple, remplie de couleur locale comme la vôtre, est bien celle dont le désir pouvait remuer une âme bretonne.

Quel plus beau rêve pour un habitant de votre contrée, que la consécration de sa gloire dans sa ville natale, au seuil de la maison paternelle, en présence de ses compatriotes, de ses élèves, de ses collègues; quelle douce satisfaction que celle du rayonnement de sa renommée, sur son pays d'origine. Aussi, Messieurs, lorsque le Comité breton a désiré que notre cher collègue reçût ici les hommages qui lui sont dus, avons-nous compris, malgré nos regrets de n'avoir pas son image à Paris, que le Comité médical devait aquiescer à ce vœu.

L'attachement du Breton pour son sol natal est connu de tous; chacun sait combien est complète la solidarité qui existe entre les terres de granit recouvertes de chênes, chantées par Brizeux, et les populations à volonté si énergique qui les habitent. Elle est telle que vous ne vous dépaysez jamais sans esprit de retour. Quelle que soit la contrée, où la destinée vous emporte, votre pays est toujours le plus beau de la terre; votre cœur s'émeut au souvenir de votre clocher, le plus haut d'alentour.

Alphonse Guérin, qui jamais n'abandonna sa Bretagne, eut, un mois à peine avant de quitter la vie, le pressentiment du retour définitif. Il écrivait à un ami de Vannes :

« Ordinairement on redoute la mort; moi je pense avec un singulier sentiment de bonheur, que mon corps sera bientôt porté sous la lande du Cerisier, où je dormirai du bon, de l'éternel sommeil, en terre de Bretagne. »

Dans toute sa carrière se retrouvera l'empreinte de son origine. Il sut vouloir et, comme tous ses compatriotes, il voulut avec ténacité. Nous le verrons aussi ferme dans ses idées de savant chirurgien, qu'il nous est montré fidèle aux sentiments conçus dans son enfance par la phrase touchante que je viens de transcrire.

Il lui faudra de longues années pour atteindre le but qu'il s'était proposé; mais il ne perdra pas de vue la pensée qui le domine et poursuivra, sans jamais l'abandonner, l'opinion qu'il s'était faite de la nature de la maladie terrible que, dès la première heure, il a résolu d'étudier et de combattre.

* * *

Il était encore très jeune, lorsque son oncle maternel, qui, dans les circonstances graves, tenait auprès des deux frères la place de leur père, mort à trente-huit ans, alors que Frédéric l'aîné avait sept ans et Alphonse six ans à peine, le prit un jour à part. Il n'avait été jusque-là qu'un enfant turbulent et batailleur; son instruction restée rudimentaire, lui avait acquis la réputation d'un très médiocre écolier. L'oncle lui fit comprendre qu'il était temps de se mettre au travail; sa mère ne pourrait toujours coudre et broder pour augmenter les ressources de ménage : il faudrait devenir capable de la nourrir à son tour.

M. Paul Reclus qui nous donne ces détails, dans le bel éloge prononcé à la Société de Chirurgie de Paris[1], ajoute : « Les résolutions d'Alphonse Guérin furent bientôt prises. Son instinct l'avertissait que, dans un milieu nouveau, il se plierait plus aisément aux exigences d'une vie nouvelle ».

Il ne faiblit pas devant cette nécessité et demanda à quitter son cher Ploërmel, à s'éloigner du théâtre des jeux de son enfance, pour aller s'enfermer au collège de Vannes. L'idée fut trouvée bonne; la mère et les deux enfants partirent à pied, suivis d'une voiture portant les malles et les meubles. Son frère et lui devaient ajouter à la réputation, déjà grande, de l'Institution qui les reçut. En 1831, époque où le poète Brizeux en sortait, le recteur demandait l'exemption de rétribution pour cinq élèves remarquables par leurs succès et leur conduite; parmi eux se trouvaient Jules Simon et les deux Guérin. Ils commençaient ainsi à venir en aide à leur mère.

Les résultats de l'entretien avec son oncle ayaient été décisifs et s'affirmaient de façon si positive qu'ils devaient être définitifs. Alphonse Guérin comprit ce jour-là que le travail auquel il pensait si peu était son devoir, et devint laborieux. Il le fut toute sa vie et devait, dans ses dernières années, en donner un rare exemple.

Lorsque la limite d'âge, qui est imposée aux chirurgiens des hôpitaux, l'obligea, en 1879, à quitter son service de l'Hôtel-Dieu, il voulut profiter des loisirs de la retraite, pour se livrer à des recherches anatomiques et physiologiques.

Et, comme il le disait, en 1893, devant la Société de chirurgie, il demanda à ses collègues de lui apprendre à pratiquer les opérations nouvelles, afin de compléter son éducation chirurgicale. Le vieux chirurgien allait passer, dans le service des jeunes, les matinées qu'il ne pouvait plus consacrer au sien.

Aussi cette période de la vie, qui d'ordinaire est celle du repos, fut-elle féconde; ses publications furent nombreuses. Il communiquait à l'Académie des Sciences les résultats de dissections particulièrement délicates; au Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, dans sa session de Bordeaux, des recherches physiologiques d'un très haut intérêt sur la circulation, et, c'est en Juillet 1893, qu'il lisait, devant l'Académie de médecine, sa très importante note sur l'action des réflexes nasaux sur l'arrêt du cœur pendant la chloroformisation. Le zèle du travailleur ne s'était pas ralenti, l'ardeur du savant ne s'est jamais éteinte.

Alphonse Guérin était bien de ceux qui aiment passionnément notre profession, qui, chaque jour, s'y attachent davantage et ne sauraient s'en dégager, sans éprouver les plus grands regrets. Cependant, il y était entré sans en avoir eu le désir, par pure raison, sans la moindre vocation. C'est à une nouvelle intervention de son oncle, que fut due la décision qui le fit étudiant en médecine.

Ploërmel a un trop glorieux passé militaire, pour que ceux qui y naissent et y commencent la vie ne ressentent pas son influence. Alors que, depuis de si longues années, les rameaux du chêne, qui abrita les héroïques compagnons de Beaumanoir, sont desséchés, on grandit encore à son ombre. Les noms inscrits sur l'obélisque qui le remplace, de même que la vue du champ des Anglais, parlent vivement aux jeunes imaginations, et les péripéties chevaleresques du Combat des Trente, qu'aucun Français n'ignore, sont encore moins oubliés ici.

Alphonse Guérin voulait être soldat, soldat de terre ou, comme tant de Bretons, soldat de mer. Il se préparait à l'Ecole navale de Lorient, lorsque Mme O'Neil, une cousine de sa mère, religieuse tenant la pharmacie à l'hospice civil et militaire de Bourbon-Vendée, lui fit proposer une place d'interne en médecine.

La lutte fut douloureuse, nous dit encore M. Reclus. Accepter, c'était rompre avec ses goûts les plus chers, avec des goûts qui jamais ne l'abandonnèrent, briser bien des rêves d'avenir. Mais, cette fois encore, l'oncle parla de la mère; il lui fit comprendre que la carrière qui s'offrait le mettrait beaucoup plus tôt que l'état militaire à même de subvenir à ses besoins. En s'adressant au fils, il était sûr de convaincre; toutes les hésitations cessèrent. Ce fut ainsi que l'amour filial donna Alphonse Guérin à la Chirurgie française.

De fait, il commençait ses études sous la meilleure égide. Il avait la religion du devoir, l'amour du travail, une volonté persévérante. Ce sont là, pour l'avenir de la plupart des professions et pour la nôtre, en particulier, les qualités essentielles. Elles tiennent lieu de vocation, elles la fécondent lorsqu'elle existe. Quand on les possède, la réussite est assurée, on va plus ou moins loin, tout dépend de leur degré. Le chemin parcouru par Alphonse Guérin montre qu'il les avait au plus haut point.

La Chirurgie française était alors dans une de ses phases les plus brillantes et les plus troublantes.

C'est dans notre pays que se poursuivit tout l'œuvre destinée à donner, en leur forme nitive, les bases sur lesquelles s'est édifiée r science.

La préoccupation principale des chirurgiens première moitié de ce siècle, leur continuel obj avait été le perfectionnement du diagnostic et l'é approfondie de ce qu'ils appelèrent « la méd opératoire ». Leur méthode avait été anatom et ils étaient parvenus à la création et à la cu d'une science nouvelle, l'anatomie chirurgica topographique. Le traité de Velpeau et, bi après, celui de Blandin avaient présenté po première fois, dans son ensemble, l'étude de partie de notre science; ils en avaient assu complet développement.

La réglementation précise de l'art opératoir la naturelle conséquence de ces travaux et le nostic chirurgical, au moins pour sa partie mique, y trouva des règles positives; l'on a pu que le diagnostic de toute une catégorie de tur avait été débrouillé par Velpeau. La prédilecti tous ceux qui marquaient, pour ce genre de tra assurait la continuité du progrès. La chirurgie chait d'un pas sûr vers l'apogée de son évol anatomique. Alphonse Guérin ne pouvait ma d'y largement contribuer.

Son traité de chirurgie opératoire devint l'u de nos livres les plus classiques et six édition épuisèrent pas le succès. Deux volumes impo de leçons cliniques montrèrent qu'aussi bien l'art d'opérer que dans l'art de diagnostiqu maladies, il était passé maître. Son exceptio habileté et son savoir lui avaient fait conquér des premiers rangs parmi ses contempo L'œuvre dont il nous reste à vous entretenir mettra son nom à la prospérité.

* * *

Les belles conquêtes qui grandissaient la s chirurgicale permettaient à ses adeptes de r naître le mal, d'en bien apprécier le siè l'étendue, par suite, de l'attaquer en toute co sance de cause, avec une hardiesse justifiée ne leur donnaient cependant qu'un pouvoir i fait.

De terribles catastrophes le démontrent n'était sûr du résultat de ses interventions : l des opérés, quels que fussent les soins et la s tude dont on les entourait, était à la merci d fection purulente. Ce fléau se jouait de to efforts; il défiait la science et l'habileté de expérimentés.

La chirurgie, malgré qu'elle devînt chaqu plus consciente de ses forces, plus désireuse employer, ne rendait pas les services do marche progressive pouvait déjà faire p l'étendue. Retenue dans son essor, elle n'u qu'une partie de son pouvoir et le décourag étreignait souvent les plus énergiques.

Les recherches qui se poursuivaient, ave ardeur et une persévérance qu'il est facile de prendre, pour arriver à connaître la nature accidents meurtriers et de les combattre utile étaient, elles aussi, surtout anatomiques. pouvait en être autrement à une époque qu'on appelle le « solidisme » avait triomp « l'humorisme. »

Alphonse Guérin n'hésita pas cependant poser en adversaire de la théorie régnante qu celle de l'inflammation des veines. C'est da thèse inaugurale, en 1843, qu'il osa s'attaque doctrine de la phlébite et lui opposer celle depuis lors il ne cessa de défendre.

En venant, dès l'abord, se mesurer avec un en qui semblait invincible, il mettait au service chirurgie les qualités qu'il avait désiré u dans une autre carrière. La décision de son tère, ses instincts de combativité et sa ferme vo s'affirmaient dans le choix d'un sujet aussi r de difficultés.

Celui du terrain où il lui paraissait possib vaincre donnait la preuve de la sûreté de son ment, de la pénétration de son intelligence.

Les fortes études qui avaient conduit l'étudi l'internat et lui avaient fait obtenir au concou titre envié d'aide d'anatomie de la Faculté, per taient au nouveau docteur d'avoir une convi très arrêtée.

Pour lui, la cause de l'infection purulente d être cherchée, non dans la production du pus les veines sous l'influence de leur irritation in

1. Paul Reclus. — « Éloge d'Alphonse Guérin ». *Presse médicale*, nº 36, 2 Mai 2896, p. CLXXIV.

e, comme le voulait Dance, ou dans l'absorp-
recte du pus dans la plaie, comme le profes-
lpeau, mais dans une altération du sang de
nature que celle des fièvres graves, altération
inée par des miasmes répandus dans l'atmos-

lmettait que l'air servait de véhicule à une
nce qui n'était « ni visible, ni tangible »,
lont les effets dénonçaient l'existence. Ces
qui aboutissaient à une infection, se produi-
principalement à la suite de l'absorption
e par la plaie.
es idées que je viens de soutenir, disait-il en
ant, découle un principe de la plus haute
tance en thérapeutique chirurgicale, c'est que
ra chance d'échapper à l'infection purulente
les fois qu'on ne laissera pas une plaie au
t de l'air. Et il terminait par ces lignes :
n'ajouterai rien à cette observation prophy-
ue que je viens d'énoncer et qui me semble
être féconde en bons résultats, pourvu qu'elle
elque retentissement ».
etentissement, qui a été si grand, devait long-
se faire attendre.
conception « d'une fièvre purulente », l'hypo-
« d'une substance invisible et non tangible »
le de la produire étaient trop éloignées de la
ion presqu'exclusive donnée aux esprits par
éthodes d'ailleurs fécondes. Elle était en com-
ésaccord avec les idées doctrinales régnantes,
la pratique adoptée pour le traitement des
. Nous étions, malheureusement, si éloignés
oire qu'il allait chercher, dans la réforme des
ments, le remède des accidents consécutifs
pérations ! Sur ce point, les doctrines de l'Aca-
e de chirurgie continuaient à nous régir. Rien ne
t prévaloir contre elles, tant que l'on ne put
uer pour rendre compte des actions perturba-
, qui retardaient la cicatrisation des plaies et
osaient à la guérison des opérés, que : « l'ac-
le substances invisibles et non tangibles ».
allut attendre qu'elles prissent corps. Les ad-
les révélations de Pasteur pouvaient seules
er que ceux qui avaient dénoncé la cause
al sans le connaître avaient eu une véritable
ience.
honse Guérin ne pouvait, on le comprend,
quer d'être fortement impressionné par ces
eilleuses découvertes. Il y vit de suite la con-
tion de sa pensée, la possibilité de réaliser
ir toujours conservé, de vaincre l'ennemi qui
mait la chirurgie.
miasmes dont il parlait sans cesse, ces émana-
subtiles absorbées par les plaies et qui empoi-
aient le sang, devaient être des ferments ; les
ents devaient engendrer l'infection purulente.
importait que ces déductions, qui se présen-
t naturellement à un esprit aussi bien préparé
e sien, fussent soumises au contrôle de la cli-
. Son élève, M. Dibos, fut chargé de soutenir
opinion dans sa thèse inaugurale en 1868 et
ême vint la défendre devant l'Académie de
cine et dans des notes lues à l'Académie des
ces : « Sur le rôle pathologique des ferments
les maladies chirurgicales ».
ouvait parler alors avec certitude et généraliser
uence qu'il attribuait à ces agents. Nous étions
75, et le pansement ouaté, après avoir été ex-
menté pour la première fois, le 1er Décembre 1870
nt-Martin, avait depuis été largement et heu-
ment employé.
si que l'a écrit, et l'on peut dire proclamé,
onse Guérin, ce furent les expériences de Pas-
sur l'action filtrante de l'ouate, qui l'amenèrent
sayer de renfermer les plaies sous d'épaisses
hes de cette substance. Il espérait, avec juste
n, que les corpuscules de l'atmosphère y reste-
t emprisonnées et seraient arrêtés dans leur
he vers la plaie, comme ils étaient empêchés
énétrer dans les ballons bouchés avec du coton.
ir filtré et complètement purifié, deviendrait
ensif, les plaies ne pourraient plus souffrir de
ontact. L'application « de ce moyen prophylac-
» devait, ainsi qu'il l'avait prévu, être fé-
e en bons résultats.
genèse du nouveau pansement n'avait pas été
tanée. Une idée géniale lui donnait naissance,
elle n'était venue à l'esprit de l'auteur de la dé-
erte qu'après de longues méditations et sous
uence de la foi inébranlable qu'il avait conser-
lans sa conception des causes de l'infection pu-
ite.

On comprend donc qu'Alphonse Guérin tint autant qu'il l'a dit à la doctrine qui l'avait inspiré. Non seulement elle l'avait conduit à une découverte de premier ordre, mais à la conception très nette de l'influence des germes dans les maladies chirurgicales, alors que la doctrine microbienne n'était pas encore constituée. Sans doute, nous le savons aujourd'hui de façon positive, l'air que tous accusaient au début, n'est pas, tant s'en faut, le véhicule principal des agents pathogènes qui arrivent à la plaie. Mais, ce que nous avons appris, aussi bien au point de vue scientifique que du côté pratique, n'amoindrit pas la valeur de l'œuvre dont nous parlons.

Les acquisitions nouvelles et précieuses que nous avons faites, la somme plus étendue de nos connaissances ne font que mieux préciser son rôle dans la révolution maintenant accomplie. Elle y a contribué dans une mesure telle que ceux qui écriront l'œuvre de la chirurgie moderne considéreront Alphonse Guérin comme l'un de ses fondateurs.

* * *

Ainsi que vous pouvez le lire sur le socle de ce monument, c'est du mois de mars, 1871, que date la généralisation du pansement ouaté. Alphonse Guérin avait quitté l'hôpital, où il fit un service supplémentaire pendant toute la durée du siège; resté à Paris pendant la Commune, il se consacrait entièrement à son service de l'hôpital Saint-Louis : c'est là qu'il appliqua son pansement. Les salles de ce grand établissement avaient mérité une détestable réputation. Malgré ces conditions néfastes, l'on vit les guérisons se succéder, au point de devenir la règle, alors que le résultat des opérations n'avait cessé d'être désastreux, même avant la guerre.

Les circonstances dans lesquelles fut démontrée, avec tant d'éclat, la puissance de méthodes capables de s'opposer aux redoutables conséquences de la contamination des plaies, ajoutaient à l'émotion dont nous fûmes tous saisis en apprenant les magnifiques guérisons obtenues par Alphonse Guérin.

Ainsi qu'il l'a dit éloquemment dans un de ses discours, les chirurgiens n'avaient pas seulement la douleur de voir leur pays envahi, ils avaient le chagrin de voir mourir tous les malades qu'ils opéraient. Au découragement dont je parlais tout à l'heure, et dont nous avions dû nous résigner à subir les atteintes, succédait une véritable désespérance. Il était temps que la brillante victoire qui venait récompenser un des nôtres nous prouvât que ce n'était pas en vain que tant d'hommes d'élite s'étaient consacrés à l'avancement de la chirurgie. Son bienfaisant pouvoir s'exercerait désormais dans toute son étendue, il nous était enfin permis de l'espérer.

Les résultats obtenus par un pansement fondé sur une théorie scientifique en apportaient la promesse. Les guérisons que nous avions sous les yeux, et qui n'étaient pas sans nous étonner, avaient été prévues. L'application de la méthode d'Alphonse Guérin ouvrait, en France, l'ère nouvelle de la chirurgie.

Les premiers résultats de la pratique du maître furent bientôt réunis par un de ses internes, son collaborateur dévoué, M. Raoul Hervey. Le travail qu'il publia en 1871, de même que sa thèse inaugurale en 1874, fournissent des chiffres qui donnent des preuves éclatantes de l'excellence de la méthode; la pratique des chirurgiens des hôpitaux de Paris la confirma, et je crois qu'il m'est permis de dire qu'il en fût ainsi de la mienne. Beaucoup d'autres travaux, de nombreuses discussions, n'ont fait que mieux établir que le pansement ouaté permettait de triompher d'une maladie infectieuse au premier chef.

L'auteur, lorsqu'il a écrit le livre où il étudie sa méthode, a pu montrer les remarquables services qu'elle avait rendus, constater les heureux changements survenus dans la pratique de la chirurgie et l'influence exercée sur l'esprit des chirurgiens. Ce n'est pas parce qu'ils ont douté du pouvoir du pansement ouaté, qu'ils ont employé le pansement de Lister : l'une et l'autre méthodes ont leurs indications.

Ainsi que l'a dit M. Lucas-Championnière, lors des obsèques de notre éminent collègue, le pansement de M. Guérin avait constitué « une découverte clinique prodigieuse, une sorte de chef-d'œuvre d'expérimentation ». Et le chirurgien qui a suivi, dès 1867, les premiers pas de la méthode de Lister, qui nous la signalait en 1869, mais qui ne nous l'a fait connaître que depuis 1875, qui en a été dès lors l'initiateur parmi nous et l'a apprise, avec un zèle que rien n'a ralenti, à ses nombreux élèves ; le chirurgien si compétent dont chacun reconnaît l'autorité et apprécie la valeur, n'hésitait pas à prévoir « un prochain retour à la méthode puissante inaugurée à l'hôpital Saint-Louis par un inspirateur de génie ».

Cette même opinion avait été exprimée par M. Félix Terrier. Au moment où ce chirurgien célèbre inaugura son enseignement de la médecine opératoire à la Faculté de Médecine de Paris, il voulut que la seconde leçon de son cours fût consacrée tout entière à l'histoire, à l'étude et à l'appréciation du pansement ouaté. Les qualités qu'il réunit en font, à son avis, « le pansement de Guerre par excellence »; il déplore que cette vérité n'ait point été suffisamment entendue, malgré l'opinion de chirurgiens militaires tels que le docteur Védrènes, malgré le vœu d'Alphonse Guérin.

C'était un de ses désirs les plus chers que de réaliser, pendant les campagnes, à l'aide de son pansement « la protection de la blessure et celle du blessé ». Le pansement ouaté, il s'est attaché à le prouver, supprime la douleur. Les membres amputés ou fracturés peuvent être violemment heurtés, lorsqu'ils sont sous son abri, sans que les malades se plaignent. Le pansement ouaté, suivant l'expression de son auteur, équivaut à « un emballage. » Supprimer la douleur aux malheureux soldats, que les nécessités du combat exigent à subir les rigueurs des transports successifs dans les diverses formations sanitaires, devait tenir bien fortement au cœur de celui qui regrettait encore de ne pas s'être tout entier consacré à l'armée.

* * *

Nous le disions au début de ce discours, Alphonse Guérin avait au plus haut point la compassion de la souffrance. Sans doute, l'influence maternelle avait dû contribuer à développer ses qualités affectives, comme elle avait si manifestement dirigé l'utilisation de celles qui devaient le conduire à la renommée. Je ferais mal son éloge, si je le terminais sans associer, à la gloire du fils, le souvenir de la mère. Les mères, dont le rôle dans l'éducation est toujours si grand, savent, lorsque les circonstances leur en donnent toute la responsabilité, trouver en elles-mêmes des ressources nouvelles. Mme Guérin, restée veuve avec deux garçons en bas âge, se dévoua à sa tâche, travailla pour les élever, et ses exemples leur montrèrent le chemin qu'il convient de suivre pour accomplir les devoirs que la vie nous impose.

Le frère aîné parvint lui aussi aux sommets de sa profession ; il avait choisi la magistrature et devint premier Président, puis conseiller à la Cour suprême. Il a survécu et il entoure du culte le plus touchant la mémoire du jeune frère qu'il admire. J'en appelle à ceux qui ont été les témoins de la sollicitude avec laquelle il a pris part à l'organisation de cette fête.

Il y assiste, et parmi tous les souvenirs qu'elle évoque, doivent se présenter, dans toute leur fraîcheur, ceux des jours passés à Ploërmel, ceux de l'enfance libre, joyeuse et bruyante. Les batailles entre camarades étaient, paraît-il, le jeu favori des deux frères. Souvent le combat était précédé d'un défi; on se mesurait sous les yeux d'un juge de camp. Il m'a raconté, qu'un jour, dans une de ces rencontres, Frédéric faiblissait sous l'étreinte d'un ennemi plus fort; Alphonse assistait à la lutte et s'écriait haletant : « Courage, mon frère, ou l'honneur des Guérin est perdu ».

Cet honneur, dont l'un et l'autre avez été les vigilants gardiens, brille maintenant de l'éclat le plus vif et vous pouvez en être fier, M. le conseiller. Mais il ne vous appartient plus entièrement. Il fait partie de celui de la France, il est celui de la chirurgie de notre pays, de la chirurgie tout entière, et la ville de Ploërmel ouvre aujourd'hui son Livre d'or pour y inscrire le nom d'Alphonse Guérin auprès de ceux qui ont illustré la vieille cité Bretonne.

ANNALES DE MICROGRAPHIE spécialement consacrées à la *bactériologie*, aux *protophytes* et aux *protozoaires*. Rédacteur principal : *Docteur* MIQUEL, directeur du service micrographique à l'observatoire municipal de Montsouris. Cette publication paraît par fascicules mensuels de 48 pages in-8° raisin, avec figures et planches hors texte. — Prix de l'abonnement annuel : Paris, 20 fr., Départements et Union postale, 22 fr. (GEORGES CARRÉ, éditeur, 3, rue Racine, Paris).

L'Éditeur-Gérant : GEORGES CARRÉ

Paris. — Imprimerie L. MARETHEUX, 1, rue Cassette.

ELIXIR ALIMENTAIRE DUCRO

Les matières premières qui concourent à la préparation de cet Elixir sont : la viande crue, l'eau-de-vie et les écorces d'oranges amères. Aux malades qui ne peuvent vaincre leur répugnance pour les aliments, aux Phtisiques, aux Anémiques, aux Cancéreux, il réussit constamment.

4 à 8 cuillerées par jour selon les cas. — *Paris, 20, place des Vosges et Pharmacies.*

Farine lactée Nes

Cet aliment, dont la base est le bon lait, *est le meilleur pour bas âge : il supplée à l'insuffisance du lait maternel, facilite le sevrage.*

En outre, pour les adultes convalescents *ou* valétudinair *constitue une nourriture à la fois légère et substantielle.*

A. CHRISTEN, 16, Rue du Parc-Royal, Paris, et DANS TOUTES LES *MM. les Docteurs sont priés de vouloir bien SPÉCIFIER le nom* NESTLÉ *sur leu*

Airol

Marque "GRIFFON"

Antiseptique interne et externe

a tous les avantages de l'Iodoforme sans en avoir les inconvénients.

L'AIROL n'est pas toxique et est inodore.
L'AIROL est un cicatrisant des plaies.
L'AIROL n'irrite pas les muqueuses.
L'AIROL est d'un emploi beaucoup moins dispendieux que l'Iodoforme. — *EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES.*

GLYCÉRO-PHOSPHATES

ELIXIR { à base de GLYCÉROPHOSPHATES d de CHAUX et de MAGNÉSIE
Associés à l'ELIXIR de STOUGHTON et au SULFATE de

SIROP { à base de GLYCÉROPHOSPHATES d et de MAGNÉSIE
Indispensable à la Thérapeutique infa

GRANULÉ { de GLYCÉROPHOSPHATE de neutre et entièrement assim

SOLUTION Injectable { de GLYCÉROPHOSPHA
Maladies de la Moelle rebelles. — Alléna

PHARMACIE BRUEL, à BÉCON-les-BRUYÈRES (Sei
et dans toutes les Pharmacies. — Vente en gros : 9 et 11, Rue de la Pe

LACTO-FER du Dr GISCARD

C'est la préparation ferrugineuse par excellence. Elle ne fatigue pas l'estomac et ne constipe jamais. Employée avec le plus grand succès dans toutes les maladies qui ont pour cause l'appauvrissement du sang.

DOSE : 2 à 6 pilules par jour. — FLACON DE 100 PILULES : 3 FR.

Marque de Fabrique déposée

VENTE EN GROS : GHASSEREAU-MÉNARD, Commissionnaire, 48, Faubg Poissonnière.

ANESTILE BENGUÉ à JET VARIA

(Mélange de Chlorure d'Ethyle et de M

ANESTHÉSIE locale, NÉVRALGIES

Dr BEN
34, Rue La
PAR

TUMEURS -- CANCERS TRAITEMENT PAR LE THUYA WUHRLIN

Observations cliniques par les Drs Chéron, Constantin Paul, Martin-Hauzer, Baratoux, Borilly-Fuaquez, Rizat, Perrussel, etc. Env. grat. de la brochure. Ph. WUHRLIN, 11, r. Lafayette, PARIS.

NOURRICES

LES GALACTOGÈNES JOLI (SIROP, SEL ou VIN) augmentent la quali quantité du lait des nourrices et constituent leur tonique aussi bien pour la mère que pour pendant l'allaitement. JOLIVET, 114, Fg St-H Paris Envoi fco d'un Sel contre 3f.3 fac. Sirop fco

EN VENTE AUX BUREAUX DE LA *PRESSE MÉDICALE* ET CHEZ TOUS LES LIBRA

GUIDE MÉDICAL 1896

Enseignement de la médecine. — Service militaire. — Faculté de médecine de Paris. — Enseignement supérieur Musées et Bibliothèques. — Médecine militaire et navale. — Académies et Sociétés savantes. — Hôpitaux et Hospices de Asiles de convalescence. — Asiles publics d'aliénés
Hôpitaux divers. — Ecole dentaire de Paris. — Loi sur l'exercice de la médecine

PRIX : **UN franc**

Comp^ie Française des **TISSUS ANTISEPTIQUES ET MICROBICIDES** Brevetée S. G. D. G.

Fabrication des Tissus basée sur les Théories Pastoriennes.

HYGIÈNE PUBLIQUE Draperie, Tentures, Tapis, Ameublement.

HYGIÈNE PRIVÉE Flanelle, Lingerie, Literie, Vêtements.

Hopitaux, Casernes, Chemins de fer, Administrations, Appartements.

PRÉSERVATION DES MALADIES CONTAGIEUSES ET ÉPIDÉMIQUE

Vente en Gros : MM. J. HAYEM et Cie, *Paris;* A. GRANDJEAN et Cie, *Reims;* BLIN et BLIN, *Elbeuf,* seuls Concessionnaires.

DRAGÉES DE DUROZIEZ AU PROTOXALATE DE FER

Chaque Dragée contient 10 c grammes de Protoxalate de Fe Une à deux Dragées au début deux principaux repas.

3 fr. LE FLACON

Pharmacie DUROZIE 58, Boulevard Saint-Michel, PARIS

Paris. — Imprimerie de la Cour d'appel, L. MARETHEUX, directeur, 1, rue Cassette.